

# GUILLAUME

*Le Bâtard, le Tyran, l'Ombre portée sur notre Histoire*

*Contre-portrait prononcé à charge, en mémoire de ceux que l'Histoire oublie toujours au profit des vainqueurs.*

## — PROLOGUE FOUDROYANT — CE QUE L'ON NE DIT PAS —

---

Il n'a pas conquis l'Angleterre. Il l'a volée.

Il n'était pas roi légitime. Il était bâtard.

Il n'a pas unifié deux peuples. Il en a écrasé un sous le talon du second.

Il n'a pas fondé une nation. Il a semé, dans le sillon sanglant de ses chevauchées, la graine d'une guerre de cent ans qui saignerait la France pendant cinq générations.

La Tapisserie de Bayeux ? Une broderie commandée par son demi-frère. Un récit de propagande cousus fils à fils, point à point, à la gloire du vainqueur — comme on grave en lettres d'or le nom du bourreau sur le mémorial de ses victimes.

On l'appelle « le Conquérant ». Ses contemporains l'appelaient « le Bâtard ». Et cette vérité-là, Mesdames et Messieurs, n'a jamais cessé de nous déranger.

## — I. QUI ETAIT-IL, VRAIMENT ? — AUX ORIGINES DU MYTHE

---

### 1.1 — La naissance de la honte : Falaise, vers 1027-1028

Commençons, comme il se doit, par le commencement. Guillaume naît vers 1027 ou 1028 à Falaise, en Normandie — et déjà, sur ce point simple, les sources se contredisent, ce qui en dit long sur la précarité de la légende. Il est le fils du duc Robert Ier de Normandie, dit « le Magnifique » — certains disent « le Diable », les chroniqueurs n'étant jamais avares d'épithètes flatteuses pour les puissants — et d'une certaine Arlette, ou Herleva, femme de condition très roturière.

Qui était cette mère ? Les hagiographes normands, embarrassés, ont brodé. La légende veut qu'Arlette dansait sur un lavoir, que le duc la vit par sa fenêtre et fut frappé comme d'une flèche. Belle image. La réalité, telle que la consigne le chroniqueur Orderic Vital — moine de Saint-Évroult, né en 1075, l'une de nos sources les plus précieuses sur cette période, dans son *Historia Ecclesiastica* rédigée entre 1115 et 1141 — est moins lyrique. Son père Fulbert exerçait un métier infamant : tanneur, peut-être embaumeur, selon les textes. Le chroniqueur l'appelle « polinctor ». Ce que la société médiévale, qui méprisait ceux qui touchaient à la peau des morts et des animaux, aurait traduit en un seul mot : indignité.

Voilà la mère du futur roi d'Angleterre. Voilà l'origine que ses ennemis n'oublieront jamais. En 1051, lors du siège d'Alençon, les habitants crient depuis leurs remparts, en normand : « La pel, la pel al parmentier » — « La peau, la peau du tanneur ! » Guillaume s'empourpre. Il prend la ville. Selon Orderic Vital, il fait couper les mains et arracher les yeux de ceux qui l'avaient insulté. Voilà qui nous dit quelque chose de l'homme.

## 1.2 — L'enfance du survivant : une cour de Normandie peuplée d'assassins

Robert le Magnifique meurt en 1035 lors d'un pèlerinage en Terre Sainte, laissant un duché instable et un fils illégitime de huit ans sur le trône ducal. Ce qui suit est l'une des périodes les plus violentes qu'un prince médiéval ait jamais traversées — et Guillaume, enfant, en est le protagoniste contraint.

Trois tuteurs successifs de Guillaume sont assassinés en quelques années. Son précepteur Tuold est tué. Son autre tuteur Osbern de Crépon est égorgé dans la chambre même de l'enfant endormi — Orderic Vital le rapporte avec précision. Le jeune duc dort chaque nuit dans un lit différent, caché, déplacé au gré des complots. Ses amis les plus proches, ses cousins, ses partisans, vivent dans la crainte permanente du couteau ou du poison.

Retenons cela. L'homme que l'on glorifie comme un grand stratège, un grand bâtisseur d'État, est d'abord un enfant traqué. Ce qu'on y forge n'est pas la sagesse. C'est la paranoïa, la méfiance viscérale, la brutalité préventive. Ce n'est pas un reproche — c'est une explication. Mais c'est aussi un avertissement pour ceux qui voudraient, sans nuance, ériger ce personnage en modèle.

## — II. LE DUCHE ET SES FANTOMES — LA NORMANDIE AVANT LA GLOIRE —

---

### 2.1 — Cours d'histoire : La Normandie de Guillaume, territoire en ébullition

Pour comprendre Guillaume, il faut comprendre la Normandie. Ce duché, né du traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911, accordé par le roi franc Charles le Simple au chef viking Rollon en échange de la paix et du baptême, est une entité politique récente, fragile, à peine sortie de la barbarie scandinave. Un siècle d'assimilation chrétienne et féodale n'efface pas entièrement l'héritage des hommes du Nord — leur brutalité, leur pragmatisme, leur insatiable appétit de terres.

Le duché de Normandie, en 1035, à la mort de Robert, est une mosaïque de seigneuries turbulentes. Les grands barons normands — les vicomtes du Bessin, du Cotentin, les comtes de Mortain — ne se sont jamais vraiment inclinés devant l'autorité ducale. Ils la tolèrent quand elle leur est utile. Ils la combattent dès qu'elle menace leurs prérogatives.

### 2.2 — La rébellion de 1046 et le complot d'assassinat : la nuit de Valognes

En 1046, Guillaume a environ dix-neuf ans. Un complot se noue parmi les barons de l'Ouest — Bessin, Cotentin, Cinglais — qui réclament pour chef Gui de Brionne, cousin germain du duc, fils de Renaud Ier de Bourgogne et petit-fils du duc Richard II. La légitimité de sang contre la légitimité de fait. La coalition vise l'élimination physique du Bâtard.

Guillaume s'enfuit de nuit de Valognes — c'est la fuite de Valognes, épisode fondateur que raconte Wace dans son Roman de Rou au XIIIe siècle. Il chevauche jusqu'à Ryes, trouve refuge chez un vassal fidèle, Hubert de Ryes, qui le dissimule et l'escorte vers Falaise. Le futur Conquérant fuit dans la nuit normande comme un hors-la-loi.

Il ira chercher secours auprès de son suzerain : Henri Ier, roi de France. Car voilà le paradoxe que l'histoire officielle normande se plaît à taire — Guillaume ne peut se maintenir sans l'aide du roi de France. Il est son vassal. Il lui doit hommage-lige. C'est grâce aux troupes capétiennes qu'il écrase la rébellion le 10 août 1047 à la bataille du Val-ès-Dunes, près de Caen. Sans Henri Ier, pas de Guillaume. Sans le roi de France, point de Conquérant.

Ironie savoureuse : le même roi que la légende nationale normande aime à présenter comme un ennemi jaloux de la puissance montante du duc est d'abord son sauveur. Puis — et c'est là que les choses se compliquent — vers 1052, Henri Ier retourne sa veste. Le duc de Normandie est devenu trop puissant, surtout après son mariage avec Mathilde de Flandre. Le roi de France inverse ses alliances, s'appuie sur les adversaires de Guillaume. La dialectique du suzerain et du vassal encombrant va désormais structurer toute la politique franco-normande — et enfanter, deux siècles plus tard, la Guerre de Cent Ans.

## — III. LE MARIAGE — MATHILDE DE FLANDRE ET LA LEGENDE NOIRE —

---

### 3.1 — Le pape qui dit non : le concile de Reims de 1049

Voici un fait que les thuriféraires de Guillaume passent généralement sous silence avec une discrétion remarquable : leur mariage est interdit par le Pape.

En octobre 1049, au concile de Reims, le pape Léon IX prononce formellement l'interdiction du mariage entre Guillaume et Mathilde de Flandre. Le motif officiel : une consanguinité au cinquième degré. Le motif réel, que les historiens modernes comme David Bates (*William the Conqueror*, Tempus, 2004) ou Michel de Boüard (*Guillaume le Conquérant*, Fayard, 1984) s'accordent à reconnaître : les raisons sont avant tout politiques. Mathilde est fille de Baudouin V, comte de Flandre, allié encombrant. Le pape, lui, entend peser sur l'échiquier normanno-flamand.

Guillaume et Mathilde passent outre. Ils se marient, vraisemblablement vers 1050-1051, soit à Eu soit à Rouen. Ce n'est qu'en 1059 que le pape Nicolas II valide rétrospectivement l'union — à condition que les deux époux fondent chacun une abbaye en guise de pénitence. L'abbaye aux

Hommes et l'abbaye aux Dames de Caen sont donc, littéralement, des travaux d'intérêt général imposés par Rome pour expier un mariage illégitime. Voilà qui relativise la piété affichée du Conquérant.

### 3.2 — La courtoisie du Bâtard : les récits de la séduction

Venons-en aux légendes — car sur la manière dont Guillaume « conquiert » Mathilde, les récits divergent de façon éloquente. La version officielle, propre, sobre, retenue, est celle d'un mariage arrangé par leurs familles respectives, fondé sur des intérêts politiques convergents.

Mais dès le XIII<sup>e</sup> siècle, d'autres récits circulent. Plusieurs versions, rapportées notamment par des sources locales et des chroniques plus tardives, convergent vers un tableau nettement moins chevaleresque. La première : Mathilde, apprenant qu'on la destine à un bâtard de sang obscur, aurait répondu avec fierté qu'elle était « trop bien née pour envisager de se marier avec un bâtard ». Furieux, Guillaume aurait chevauché jusqu'à Bruges, croisé Mathilde sur le chemin de l'église, l'aurait saisie par ses cheveux — ses longues tresses, précisent certains textes — et jetée à terre dans la rue devant ses gens, avant de repartir sans un mot.

Une seconde version le mène jusqu'à la chambre de Mathilde au palais de son père, à Lille, où il l'aurait renversée, foulée aux pieds, battue — avant de quitter les lieux. C'est après ces brutalités, dit-on, que Mathilde aurait supplié son père de la donner à Guillaume. L'amour par la terreur.

*« La tradition raconte que lorsque le duc Guillaume envoya des représentants au tribunal de son père pour demander Mathilde, elle répondit en informant fièrement le représentant qu'elle était trop bien née pour songer à épouser un bâtard. »*

— Sources médiévales compilées, XIII<sup>e</sup> siècle, rapportées par les historiens David Bates et Michel de Bouard

La saga islandaise *Heimskringla*, rédigée par Snorri Sturluson vers 1230, pousse le récit à son terme tragique : juste avant la traversée de la Manche en 1066, Mathilde supplierait Guillaume de ne pas partir. Furieux, il lui donnerait un coup d'éperon qui la tuerait sur le champ. La réalité historique — Mathilde mourut de maladie en 1083, dix-sept ans après Hastings — contredit évidemment cette version. Mais la *Morkinskinna*, autre saga islandaise du XIII<sup>e</sup> siècle, livre une variante : le coup serait accidentel, porté à la tête alors que le cheval de Guillaume se cabre.

À Caen, la tradition locale au XIXe siècle rattachait le nom de la « rue Froide » à un épisode rapporté avec la même horreur domestique : Guillaume, dans une colère noire contre son épouse, l'aurait fait attacher par les cheveux à la queue d'un cheval et traîner dans cette rue sous les yeux des habitants — qui regardaient, dit-on, froidement.

Vrai ? Faux ? L'historien Michel de Bouïard considère ces récits comme des fables à visée satirique. Et il a probablement raison, du moins pour les versions les plus extrêmes. Mais la fable ne surgit pas du néant. Elle dit quelque chose. Elle dit ce que les gens pensaient de cet homme. Elle dit la légende noire qui courait sous la légende dorée — et qui, précisément parce qu'on l'a voulu éteindre, mérite qu'on l'examine.

Ce que nous savons avec certitude : le pape Léon IX interdit leur union en 1049. Ce que nous savons avec certitude : Mathilde finança en secret son fils rebelle Robert contre son propre mari — les chroniques l'attestent. Ce que nous savons avec certitude : Guillaume menaça de sévices le messager breton qu'elle utilisait pour faire parvenir de l'or à l'ennemi de son père. La grande histoire d'amour présentée par la tapisserie de Bayeux cache, sous ses fils savamment tissés, une relation dont nous ne savons pas tout — et dont plusieurs témoins d'époque n'ont pas voulu nous dire du bien.

## — IV. LA CONQUÊTE — CE QUE L'ON RETIENT ET CE QUE L'ON TAIT —

---

### 4.1 — Cours d'histoire : 1066, l'opportunisme d'un vassal

Le 5 janvier 1066, Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, meurt sans héritier direct. Trois prétendants se disputent aussitôt la couronne : Harold Godwinson, comte de Wessex, le plus puissant seigneur du royaume anglais, choisi par le Witan — l'assemblée des grands — ; Harald Hardrada, roi de Norvège, qui invoque ses droits vikings sur l'Angleterre ; et Guillaume, duc de Normandie, qui prétend qu'Édouard lui aurait promis la couronne et qu'Harold, lors d'un séjour en Normandie vers 1064, lui aurait juré fidélité sur des reliques.

Parlons de ce serment, puisqu'il est le prétexte juridique de toute l'entreprise. La Tapisserie de Bayeux le représente en grande pompe. Mais remarquons d'abord que notre principale source visuelle est une œuvre commandée par Odon de Bayeux, demi-frère de Guillaume et l'un des

bénéficiaires directs de la conquête — il recevra en récompense le comté de Kent. Remarquons ensuite que les sources anglaises contemporaines — la Chronique Anglo-Saxonne, rédigée par des moines saxons sous la domination normande — ne donnent pas de la scène la même lecture enchanteuse. Remarquons enfin qu'un serment extorqué sous contrainte ou obtenu par tromperie — Harold se serait retrouvé en Normandie à la suite d'un naufrage ou d'une capture — était considéré, dans la théologie médiévale, comme nul et non avenu.

Mais Guillaume obtient, lui, ce que Harold ne peut obtenir : la bénédiction papale. Alexandre II, en 1066, accorde sa bannière au duc normand. L'Église est dans le coup. L'affaire est présentée comme une croisade contre un parjure. La propagande médiévale était déjà, soyons-en assurés, d'une efficacité redoutable.

#### **4.2 — Hastings, 14 octobre 1066 : une victoire, et ses lendemains**

La bataille d'Hastings — ou plutôt de Senlac, près d'Hastings — se déroule le 14 octobre 1066. Harold Godwinson est tué, probablement d'une flèche dans l'œil selon la représentation iconique de la Tapisserie — bien que les historiens modernes débattent de la scène exacte. Les forces normandes l'emportent après une journée de combat acharné.

Le 25 décembre 1066, Guillaume est couronné roi d'Angleterre en l'abbaye de Westminster. La cérémonie tourne presque à l'émeute : les cris d'acclamation des soldats normands à l'extérieur sont pris pour une révolte, et les gardes mettent le feu aux maisons alentour. Le couronnement d'un roi qui se veut légitime commence dans la fumée et la panique. Le symbole est parfait.

## **— V. LE REGNE — QUAND LA CONQUETE DEVIENT TERREUR**

---

### **5.1 — Le Harrying of the North, hiver 1069-1070 : cent mille morts**

Venons au cœur de ce qui devrait, à lui seul, suffire à nuancer définitivement le portrait du grand bâtisseur.

En 1069, le Nord de l'Angleterre — Northumbrie, Yorkshire, Midlands — se révolte. Une flotte danoise d'environ deux cent quarante navires commandés par les fils du roi Sweyn II de Danemark débarque dans l'estuaire de la Humber. Les rebelles anglo-saxons, rassemblés derrière Edgar Ætheling, dernier héritier de la lignée royale saxonne, rejoignent les Danois. York tombe aux mains des insurgés. Des garnisons normandes sont massacrées.

La réponse de Guillaume est sans précédent dans l'histoire médiévale anglaise.

Il organise une campagne systématique de destruction : les récoltes sont brûlées, les troupeaux massacrés ou confisqués, les villages incendiés, les réserves de nourriture anéanties. Non pas comme dommage collatéral d'une guerre, mais comme politique délibérée de famine. Il s'agit d'affamer une population entière pour qu'elle ne puisse plus jamais nourrir une rébellion.

*« À sa honte, il ne fit aucun effort pour contrôler sa fureur, et punit les innocents avec les coupables. Il ordonna que les récoltes et les troupeaux, les outils et la nourriture soient brûlés jusqu'aux cendres. Plus de cent mille personnes périrent de faim. J'ai souvent loué Guillaume en ce livre, mais je ne puis rien dire de bon sur ce massacre brutal. Dieu le punira. »*

— Orderic Vital, *Historia Ecclesiastica*, livre IV, vers 1120-1135 — source contemporaine normande

Orderic Vital — né en 1075, moine normand de Saint-Évroult, historien parmi les plus précis et les plus riches de son époque, et qui n'était pas un ennemi de Guillaume — estime à cent mille le nombre de victimes de la famine ainsi provoquée. Les historiens modernes discutent ce chiffre — le *Cambridge World History of Genocide* (2021) juge que les récits d'Orderic Vital et de Syméon de Durham, rédigés une à deux générations après les faits, dramatisent peut-être. Mais même réduit de moitié, même divisé par dix, le résultat demeure une catastrophe démographique délibérée.

Dix-sept ans plus tard, en 1086, le *Domesday Book* — le grand cadastre ordonné par Guillaume lui-même — enregistre page après page le mot « waste » : dévasté, vide, improductif. Le Yorkshire, la Northumbrie, les Midlands apparaissent comme un désert. On estime qu'en 1086, seulement vingt-cinq pour cent de la population originelle subsistait dans certaines zones du Yorkshire. On signale du cannibalisme dans les campagnes affamées. Voilà ce que le « grand bâtisseur d'État » a bâti, dans le Nord de son royaume.

## 5.2 — Le *Domesday Book* : l'œil de Big Brother en 1086

À Noël 1085, Guillaume convoque ses conseillers à Gloucester et leur commande la réalisation de ce que nous appelons le Domesday Book — le Livre du Jugement Dernier. Son nom même dit l'effroi qu'il inspire. La Chronique Anglo-Saxonne, ce journal tenu par des moines saxons sous la botte normande, en dit l'exhaustivité avec une précision terrifiante :

*« Pas un seul arpent de terre, pas un seul bœuf, pas une seule vache, pas un seul porc n'a été oublié et n'a échappé à l'inscription dans son registre. »*

— Chronique Anglo-Saxonne, 1086

Ce recensement — unique dans l'Europe médiévale — est réalisé par des commissaires royaux envoyés dans chaque comté. Et pour s'assurer qu'ils ne trichent pas, Guillaume y envoie ensuite d'autres commissaires, inconnus aux premiers, pour les contrôler. Le texte d'un évêque contemporain, cité dans les extraits du Domesday Book pour le Herefordshire, note sobrement : « Le royaume fut affligé des nombreuses calamités que causa la levée de l'argent pour le roi. »

Ce que révèle le Domesday Book dépasse la curiosité administrative. Il nous dit que Guillaume s'est approprié vingt pour cent du territoire anglais pour lui seul. Les quatre-vingts pour cent restants ont été redistribués à mille cent propriétaires normands. L'ancienne aristocratie anglo-saxonne a été littéralement rayée de la carte. Balayée, confisquée, remplacée. Ce qui s'appelle, en langage diplomatique, une révolution sociale forcée, et en langage ordinaire, un vol à l'échelle d'un royaume.

## — VI. LA FAMILLE — QUAND LE CONQUÉRANT EST VAINCU PAR LES SIENS —

---

### 6.1 — Robert Courteheuse : le fils que le père ne voulait pas voir régner

Parlons maintenant d'une humiliation que la légende glorieuse du Conquérant préfère noyer dans les détails chronologiques : son propre fils aîné, Robert, dit Courteheuse, l'a vaincu au combat.

Robert Courteheuse naît vers 1051-1052. Il est désigné héritier du duché de Normandie avant la conquête de 1066 — Guillaume le sait, au moment de traverser la Manche, qu'il peut mourir

: il nomme son fils. Et pourtant il n'emmène pas Robert à Hastings. Son père ne l'a pas jugé nécessaire, note l'historien. Quelle confiance paternelle.

La rupture éclate en 1077, à L'Aigle. Ses frères cadets, Guillaume le Roux et Henri — le futur Henri Ier Beauclerc — lui jouent un mauvais tour depuis une fenêtre, le couvrent d'eau sale selon Orderic Vital. Robert exige réparation de son père. Le père refuse. Robert tente de s'emparer de la forteresse de Rouen. Il échoue, s'exile.

Coup de théâtre : c'est le roi de France, Philippe Ier — ennemi déclaré du Conquérant — qui recueille le fils rebelle et lui confie la forteresse de Gerberoy, sur la frontière normande, en 1078. Guillaume père assiège son fils en 1079. La sortie des assiégés tourne à la débâcle. Guillaume est blessé au bras, désarçonné. Plusieurs témoins, dont Orderic Vital, laissent entendre que c'est son propre fils qui l'aurait frappé.

*« Robert tient son vieux père en échec. Dans un affrontement, ce dernier est blessé au bras et précipité à bas de son cheval, peut-être par son fils, en 1079, près de sa forteresse de Gerberoy. »*

— Orderic Vital, *Historia Ecclesiastica*, livre V — confirmé par les chroniques modernes

Le Conquérant, vainqueur de l'Angleterre, de la Normandie, de la Bretagne, vainqueur de tous ses barons, de tous ses ennemis, est mis à terre par son fils aîné. Il regagne Rouen humilié. Seul le sacrifice d'un fidèle Saxon, Toki, qui se fait tuer à sa place, lui sauve la vie. La réconciliation de 1080 est fragile. Robert s'exile à nouveau en 1083. Il ne revient qu'à la mort de son père.

La reine Mathilde, elle, lui envoie de l'or en secret — son propre fils contre son propre mari. Quand Guillaume l'apprend, sa fureur est telle qu'il menace de mutiler le messager. On mesure ici la sérénité du foyer.

## 6.2 — Odon de Bayeux : le demi-frère emprisonné

Odon de Bayeux, demi-frère de Guillaume, commanditaire probable de la Tapisserie, évêque et guerrier, est celui qui nous a fourni notre principale source iconographique sur la conquête. Guillaume le récompense du comté de Kent. Puis, vers 1082, il le fait arrêter et emprisonner — pour quel motif exact, les chroniques divergent. Orderic Vital suggère des ambitions romaines — Odon voulait peut-être la tiare pontificale. Guillaume ne le libère qu'à son lit de mort, en 1087. La fidélité a ses limites.

## — VII. LA MORT DU TYRAN — ET LA SEMENCE DE LA GUERRE

---

### 7.1 — Rouen, 1087 : l'agonie d'un homme qui sait ce qu'il a fait

En juillet 1087, Guillaume mène une campagne de représailles contre le roi Philippe Ier dans le Vexin français. Il brûle Mantes. Dans les décombres encore fumants de la ville — selon la tradition rapportée par plusieurs chroniqueurs — son cheval bute sur une braise ou un débris. Guillaume est projeté violemment sur le pommeau de sa selle. Il en mourra, blessé à l'abdomen, après une longue agonie.

Il est transporté au prieuré de Saint-Gervais, aux portes de Rouen, où il agonise plusieurs semaines. Et là, Orderic Vital — notre moine, notre chroniqueur, celui qui avait pourtant souvent loué Guillaume — lui prête un discours de repentance que l'histoire a retenu avec un certain embarras. Guillaume aurait confessé ses crimes, tremblé devant le jugement de Dieu, énuméré ses fautes. Mort parmi les morts qu'il a faits.

*« Oh mes amis — dit-il — chargé de nombreux et lourds péchés, je me mets à trembler, et j'ignore ce que je ferai bientôt, une fois conduit devant le terrible jugement de Dieu. J'ai grandi, en effet, depuis l'enfance dans le service des armes et je suis tout à fait souillé par le sang que j'ai versé. Je ne puis énumérer toutes les mauvaises actions que j'ai accomplies pendant soixante-quatre années de la vie tourmentée que j'ai menée. »*

— Discours prêté à Guillaume le Conquérant sur son lit de mort par Orderic Vital, *Historia Ecclesiastica*, livre VII, ch. 15

Ses obsèques sont un désastre. À l'abbaye Saint-Étienne de Caen, qu'il avait fondée en expiation de son mariage illégitime, la cérémonie est interrompue par un chevalier qui réclame publiquement le remboursement du terrain sur lequel l'abbaye a été construite — terrain confisqué jadis par Guillaume. Le cercueil, selon plusieurs chroniques, est trop petit pour le corps obèse du roi. On force. Le ventre se rompt. L'odeur chasse les assistants. Voilà les funérailles du grand Conquérant.

### 7.2 — L'héritage empoisonné : la graine de la Guerre de Cent Ans

Venons-en à la question qui devrait, plus que toute autre, nous faire réfléchir sur le legs de Guillaume.

En créant une situation inédite — un roi d'Angleterre qui est simultanément, en tant que duc de Normandie, vassal du roi de France — Guillaume a planté une bombe à retardement dans l'architecture politique de l'Europe occidentale. Il a engendré une anomalie juridique et dynastique dont les conséquences se dérouleront sur quatre siècles.

*« En 1066, le duc Guillaume de Normandie conquiert l'Angleterre et en devient roi, créant ainsi la dynastie anglo-normande. Sa victoire pose un problème insoluble car, en tant que duc de Normandie, il reste le vassal du roi de France et, en tant que roi, il est souverain en Angleterre. »*

— Encyclopédie Larousse, article Guerre de Cent Ans

La puissance des rois anglo-normands ne cesse de croître. Avec Henri II Plantagenêt, vers 1154, c'est la moitié de la France — Anjou, Maine, Touraine, et par Aliénor d'Aquitaine, le Sud-Ouest — qui passe sous domination anglaise. Le roi d'Angleterre est désormais le plus grand propriétaire terrien de France. La tension avec les Capétiens est permanente, inextinguible. Elle débouche, en 1337, sur la déclaration de la Guerre de Cent Ans par Édouard III.

Cent ans. Cinq générations. Des centaines de milliers de morts. La France saignée, brûlée, morcelée. Jeanne d'Arc. Azincourt. Crécy. Poitiers. Tout cela a une origine. Tout cela a un nom : 1066. Tout cela a un visage : Guillaume le Bâtard.

On nous présentera ce lien comme excessif, comme une simplification abusive. On nous dira que la Guerre de Cent Ans a d'autres causes. Certes. La politique est toujours multicausale. Mais la cause structurelle, la contradiction fondamentale qui rend le conflit franco-anglais inévitable, c'est l'anomalie dynastique créée en 1066. Et cette anomalie, c'est l'œuvre d'un seul homme.

## — VIII. LA PROPAGANDE — COMMENT ON FABRIQUE UN HEROS —

---

### 8.1 — Les sources à charge : ce que les contemporains osaient écrire

L'historien honnête doit nommer ses sources et dire leur biais. Guillaume de Poitiers, chapelain et biographe officiel du Conquérant, rédige vers 1070 sa *Gesta Guillelmi* — une hagiographie de commande. Il est le Bossuet de Guillaume. Il loue, il embellit, il minimise. La Tapisserie de Bayeux est commandée par Odon de Bayeux, bénéficiaire direct. Ce sont nos principales sources sur 1066. Des sources normandes, pro-normandes, écrites par des gens qui mangent à la table du vainqueur.

À l'opposé, les chroniqueurs de mère anglaise ou sensibles aux vaincus disent autre chose. Guillaume de Malmesbury, Henri de Huntingdon, Jean de Worcester, Orderic Vital lui-même — né d'une mère anglaise, envoyé à dix ans en Normandie par son père français — portent un regard différent. Ils ne sont pas tendres. Ils décrivent les exactions, les massacres, la spoliation des Saxons.

La Chronique Anglo-Saxonne, tenue par des moines saxons sous la domination normande — avec tout le courage silencieux que cela représente — note sèchement, à propos du Domesday Book, que « le royaume fut affligé des nombreuses calamités que causa la levée de l'argent pour le roi ». Ces hommes écrivent sous la pression, mais ils écrivent. Leur témoignage nous a été légué. Il faut le lire.

## 8.2 — La filiation des propagandes modernes

Comment Guillaume est-il devenu un héros ? Par étapes soigneuses, à travers plusieurs courants qui méritent d'être nommés.

La première étape est normande, au sens régional. La Normandie, province française attachée à sa particularité, a besoin de grands ancêtres. Au XIXe siècle, la statuomanie républicaine érige des bronzes équestres. La statue de Guillaume le Conquérant à Falaise, fondue par Louis Rochet en 1851, flanquée de ses six prédécesseurs ducs, en est l'exemple parfait. On fabrique du granit national. On oublie les ombres.

La seconde est anglaise. Guillaume, pour les Anglais, n'est pas un envahisseur : il est leur roi fondateur. Guillaume Ier d'Angleterre. La monarchie britannique — celle qui règne encore aujourd'hui, par filiation dynastique — le revendique comme ancêtre. On ne crache pas sur ses aïeux. Dès lors, les historiens royalistes anglais du XVIIIe et du XIXe siècle, de David Hume à Edward Freeman, ont largement contribué à polir le portrait.

La troisième est académique, et plus subtile. L'historiographie normande universitaire du XXe siècle — avec quelques exceptions notables, au premier chef Michel de Bouïard, dont la biographie de Guillaume (Fayard, 1984) reste la plus nuancée en langue française — a eu tendance à contextualiser les violences de Guillaume dans la brutalité générale du XIe siècle. Ce n'est pas faux. Mais la contextualisation, quand elle devient systématique, se transforme en absolution.

On nous dira : tous les princes étaient aussi violents. Peut-être. Mais tous les princes n'ont pas exterminé une région de leur royaume par la famine délibérée. Tous les princes n'ont pas semé les conditions d'une guerre de cent ans. Tous les princes ne se sont pas fait bâtir des monuments en pénitence d'un mariage interdit par le pape. La comparaison ne blanchit pas : elle éclaire.

## — IX. CONCLUSION — CE QUE L'HISTOIRE NOUS DOIT —

---

Mesdames et Messieurs, l'Histoire n'est pas la mémoire des vainqueurs. Elle doit être l'honnêteté de tous.

Guillaume le Conquérant fut un homme d'une intelligence politique remarquable. Nul ne le nie. Survivre à une enfance peuplée d'assassins, refaire l'unité d'un duché en rébellion permanente, traverser la Manche avec sept cents navires et renverser un royaume en une journée de bataille — ce sont des accomplissements qui forcent le respect, quand bien même on les condamne.

Mais ce même homme fit courir à travers le nord de son royaume une famine délibérée qui tua des dizaines de milliers d'innocents. Ce même homme confisqua les terres d'un peuple entier pour les distribuer à ses compagnons. Ce même homme créa une anomalie dynastique dont l'Europe saigna pendant des siècles. Ce même homme fut battu par son propre fils, trahi par sa propre femme, condamné par son propre pape.

L'Histoire lui a offert un surnom : le Conquérant. Ses contemporains lui en avaient donné un autre : le Bâtard. Entre ces deux mots, entre la gloire et la honte, se tient la vérité d'un homme. Et c'est à cette vérité-là, entière, sans concession, sans le confort de l'amnésie commode, que nous devons demeurer fidèles — si nous voulons ne pas répéter, demain, ce que nous avons glorifié hier.

Car voilà le danger véritable : non pas de mal juger les morts, mais d'en faire des modèles sans en avoir pesé toutes les conséquences. Guillaume le Bâtard a des héritiers. Non de sang — la lignée s'est éteinte, absorbée, dissoute dans les siècles. Mais des héritiers de méthode. Ceux qui conquièrent en se disant légitimes. Ceux qui rasant les récoltes en se disant stratèges. Ceux qui réécrivent l'Histoire en commandant des tapisseries.

Ils existent encore. Ils auront toujours des hagiographes pour les louer et des anniversaires pour les célébrer. Notre tâche, à nous, est de ne pas oublier la rue Froide de Caen. De ne pas oublier les cent mille morts du Yorkshire. De ne pas oublier que la Tapisserie de Bayeux a été commandée par quelqu'un qui avait tout intérêt à ce que nous ne voyions qu'un seul côté de l'histoire.

*Ce discours a été composé pour être dit debout, à voix haute, devant ceux qui aiment la vérité plus que le confort.*

***Rambarde Knight***

***— Pro veritate, contra oblivionem —***